



UNE FRANÇAISE
LIBRE

Journal 1939-1945

TERESKA TORRÈS

UNE FRANÇAISE
LIBRE

Journal 1939-1945

 LIBRETTO

Illustration de couverture :
Tereska Torrès
Collection particulière

© Éditions Phébus, Paris, 2000
www.phebus-editions.com

ISBN : 978-2-36914-618-6

À mes camarades des Forces françaises libres.

À Dominique

À Gregory, à Cedric.

Depuis l'âge de neuf ans, j'écris tous les jours sur des cahiers d'écolière. Ils se sont accumulés et je suis dans ces pages le passage des années, j'entends mes différentes voix d'enfant, de jeune fille, de femme : ma vie entière est là.

La partie que publient les éditions Phébus est celle de la guerre de 1939-1945.

En juin 1939, j'avais passé le premier bac. C'est l'été, je suis en vacances au bord de la mer avec mes parents. Le 3 septembre, je commence un nouveau cahier...

1939

Dinard, 3 septembre 1939

La guerre.

Ce mot horrible qui était, jusqu'ici, une image dans un livre d'histoire, une scène de film, un récit d'homme mûr, ce mot est maintenant une réalité pour moi, pour nous que les adultes appellent les « enfants de la paix ».

Je suis allée à la plage ce matin, comme tous les matins. Papa espérait encore. Je pensais qu'à la dernière minute ce serait comme l'année dernière, que tout allait se calmer, que la vie redeviendrait normale. Comment pourrait-il y avoir la guerre alors que nous étions en vacances, que c'était mon anniversaire.

Retour de la plage vers midi. La mère de Monique pleurerait. Il était question de pommes frites brûlées. Elle parlait de nourriture, elle pleurerait, elle parlait de guerre. Les villes de Pologne sont en flammes, la Pologne de mes parents. Peut-être Zgierz est-il bombardé, la maison de mes grands-parents détruite. Le monde n'est plus qu'un chaos terrible. Depuis 11 heures ce matin, *Allemand* signifie « ennemi ». C'est le masque à gaz qui sera la mode de 1940.

J'écris dans ce cahier, le cinquième. Le jour de mes neuf ans, j'ai commencé ce journal. Je me souviens des

premiers mots : « Aujourd'hui j'ai neuf ans, je commence mon journal. »

Mes cahiers précédents sont à Paris, dans ma chambre. Les retrouverai-je jamais ? Retrouverai-je ma chambre ? notre petite maison ? l'atelier de papa ?

Jusqu'à quand cela durera-t-il ? Nous réveillerons-nous de ce cauchemar déjà vieux ? Faudra-t-il des années de séparation d'avec ceux que nous aimons ?

Mes pauvres grands-parents, qui justement sont retournés à Lodz au mois de juillet pour revoir la famille, vont-ils pouvoir revenir à Paris ?

La France et l'Angleterre partent en guerre pour défendre la justice, la liberté. Papa veut s'engager dans l'armée comme volontaire, mais il a quarante-sept ans et ne s'est jamais fait naturaliser français. Le prendront-ils ? Mon pauvre papa adoré.

La joie s'est évanouie avec ce dernier été parce qu'un homme était fou et que ce fou dirigeait l'Allemagne.

*Paris, 18 septembre,
quinzième jour de guerre*

Après un voyage impossible, nous sommes revenus à Paris. Le jardin était plein de fleurs comme si de rien n'était. Papa essaie de s'engager dans l'armée polonaise et il attend son appel. Aucune nouvelle des grands-parents. Quand je pense qu'ils sont venus vivre à Paris, qu'ils ont quitté la Pologne, leur maison, leurs amis à cause de la conversion de mes parents¹ et que leur départ en 1933 aurait pu maintenant leur sauver la vie. C'est étrange qu'il

1. Les parents de Tereska Torrès s'étaient convertis au catholicisme avant sa naissance, mais ils avaient gardé le secret de cette

y a deux mois ils soient partis en vacances en Pologne comme à leur rendez-vous avec la mort. Maman pleure sans cesse. Elle est sûre que nous ne les reverrons jamais. Quant au père de papa, il est seul, s'il vit encore, à Zgierz, dans cette grande maison où papa est né, où il a été élevé avec ses frères et sœurs. Je pense à eux, je me souviens de notre dernière visite en Pologne. J'avais onze ans. J'ai pleuré à la gare au moment de prendre le train qui nous ramenait à Paris. Comme si je savais que je ne reverrais jamais plus la Pologne de mes parents. Presque chaque année nous allions passer l'été en Pologne et jamais je ne pleurais en repartant. Cette fois-ci, je les regardais tous à la gare, mes grands-parents de Lodz et mes grands-parents de Zgierz, mes oncles, mes tantes, mes cousins, et je pleurais. C'était avant que la conversion de mes parents soit découverte. Personne ne connaissait notre secret. Je ne savais pas qu'un an plus tard le « scandale » éclaterait et que la Pologne nous serait fermée à tout jamais.

Ce matin, M. Lafont est venu me chercher à la maison de la part de Mère Marthe, à Paris pour la journée. Le cours Notre-Dame-de-France sera transféré à Grigny, et les élèves qui veulent y continuer leurs études devront être pensionnaires. Je serai inscrite dans un lycée puisque je ne peux pas quitter maman, surtout si papa part à l'armée. Mère Marthe m'a donné beaucoup de courage. Le courage ! Dire que lorsque la Pologne flambe et que des millions d'hommes sont massacrés, il nous faut du courage, à nous qui avons un abri, de la nourriture, une tranquillité relative !

Papa nous a dit hier : « En tant que Juif, mon devoir est de combattre Hitler. » Je suis comme toujours si fière de

conversion pendant onze ans pour ne pas peiner leur famille. *(Sauf mention contraire, tous les éclaircissements sont de l'éditeur.)*

lui, mais comment l'imaginer en soldat, lui qui n'a jamais manié que ses outils de sculpteur, ses pinceaux ?

Maman a accepté la décision de papa, comme elle accepte toujours toutes ses décisions, mais ce sera dur pour elle d'être séparée de papa. Ils n'ont jamais été séparés ; je ne sais pas comment ils pourront vivre l'un sans l'autre.

Je ne sais pas comment je pourrai vivre, moi, sans papa et sans Mère Marthe. Nos vies sont détruites.

Jusqu'ici, j'ai été tellement heureuse, je ne pouvais pas croire que ce bonheur pouvait finir.

Fin septembre

La vie continue dans un Paris noir la nuit, avec les trouées des lanternes bleues, les sacs de sable, les phares des autos en veilleuse. Cinémas, cafés, mangeaille. Nous vivons. Il faut vivre. Hier, j'étais encore une enfant jouant au soleil dans le sable chaud de Dinard, mais un cataclysme nous a soulevés. De ce choc, nous nous relevons maintenant très vieux.

Autrefois, au temps de la paix, je pensais : je ne pourrai jamais vivre sans papa et sans Mère Marthe. Je ne pourrai jamais vivre avec un cœur déchiré, avec la guerre, la séparation, l'inquiétude. Je ne suis plus patriote comme lorsque j'étais petite, je n'ai pas vraiment de pays. Pourtant, je souffre pour la Pologne de mes parents comme pour un être cher que j'ai aimé. Je souffre pour la France où je suis née, pour Paris ma ville chérie, pour les jeunes gens qui mourront, ceux avec qui j'ai fait la route de Chartres l'année dernière, ceux de la JEC¹, ceux avec qui j'ai prié pour la paix le 11 novembre dernier au Sacré-Cœur.

1. La Jeunesse étudiante chrétienne, fondée en 1929.

Toute cette jeunesse, courageuse, pure, qui applaudissait Claudel à la salle Wagram, il y a deux ans, voici qu'elle a été jetée dans le carnage. Notre guerre est juste, mais est-ce une grande consolation ? Une guerre sainte « pour la religion, la liberté, la justice ». Une fois de plus, les « grands mots » sont en jeu. Mais à quel prix vaincrons-nous les forces des ténèbres ? Prier ? Je ne peux pas. Je ne peux plus. Rester dans un climat de prière, mais surtout ne rien dire, ne rien penser : des gestes machinaux, une vie machinale, c'est tout, car je suis trop fatiguée. La vie était belle, trop belle. Maintenant, la joie s'est enfuie et pourtant il faut vivre.

Hier, le ministre de Roumanie a été assassiné par des étudiants gardistes¹. Varsovie, livrée toute seule aux Allemands et aux Russes, tient depuis plusieurs jours malgré les bombardements. Les Polonais se battent avec un courage qui fait l'admiration du monde entier. Aucune nouvelle de notre famille. La vie continue, mais à cause de la censure les journaux ne disent plus rien. Nous allons partir maman et moi à Lectoure². Papa attend toujours son appel. On ne comprend pas encore, on ne mesure pas encore l'atrocité de ces jours. Cette guerre durera-t-elle longtemps ? Papa croit que non, mais tout le monde prédit des années de lutte. Teresa Neumann³ est, paraît-il, morte le 8 septembre dernier en Allemagne et a prédit qu'Hitler mourrait peu de temps après elle. Si cela pouvait être vrai ! Je vois arriver avec horreur le jour où nous quitterons Paris, où le train

1. La Garde de fer fasciste avait exécuté Armand Călinescu le 21 septembre 1939.

2. Dans le Gers.

3. Mystique allemande.

m'emportera loin de Mère Marthe, dans une petite ville provinciale où il me faudra aller au lycée.

Nous ne savons rien de l'avenir, peut-être demain serons-nous de nouveau heureux, peut-être serons-nous bombardés, morts, en fuite ? Nous ne connaissons pas le prix de la paix que nous avons. Comme elle était belle, ma vie calme : les classes à la pension, les conférences... Notre vie où l'on pouvait faire des projets, rêver d'avenir, croire au bonheur. Ces jours reviendront-ils bientôt ? Mon Dieu, donne-nous la paix, donne-nous la paix, donne-nous la paix, je ne sais plus que répéter indéfiniment ces mêmes mots...

Pour moi, il est terrible de quitter Mère Marthe, de ne pas faire ma philo avec elle, de voir partir papa, de laisser ma vie intéressante de Paris, mes amis, mes livres, pour aller nous enterrer, maman et moi, à l'arrière, dans une petite ville de province, bien tranquille, bien en sûreté, dans un lycée qui sera si différent du couvent. Si l'on m'avait donné à choisir, j'aurais préféré aller à la guerre. L'héroïsme n'est pas si difficile, il y a une ivresse dans le courage. Mais, justement, je n'ai pas le choix.

Hier, en parlant à Mère Marthe que j'ai revue à Paris, j'ai brusquement compris qu'il me fallait une année d'épreuves pour me lâcher *seule*, avec mes découragements, contre lesquels je lutterais seule. Si j'en sors, alors je serai plus forte, avec plus de volonté, avec l'expérience de la souffrance. Je n'aurai plus jamais l'angoisse de penser que j'avais pu être poussée vers une vocation religieuse parce que je vivais dans un milieu s'y prêtant. Il faut probablement que je sois sevrée de ma grande passion pour Mère Marthe et pour papa. J'ai compris tout cela, et aussi que, dans cette guerre, moi je ne dois pas compter, qu'il faut avoir confiance en

Dieu et se dépouiller, ne plus faire attention à ses propres peines, car la douleur du monde est trop grande.

Peut-être demain Mère Marthe viendra-t-elle encore à Paris, peut-être la reverrai-je pour la dernière fois. J'en frémis de joie, pleine de bonheur de la revoir, encore un peu d'elle, de son sourire, de ses yeux, de ma place sur son épaule. Je resterai certainement toute ma vie (pourvu qu'elle soit courte) une petite fille enthousiaste (et candide), s'enflammant avec passion. Varsovie, admirable, tient toujours. Mon livre avance, presque fini. Je ne l'aime pas, impossible de rendre ce que je voudrais dire, impossible de saisir ce vif-argent qui m'échappe toujours. J'ai une idée dans la tête dont j'ai voulu faire un roman. L'idée est belle, la photographie que j'en ai faite est dérisoire.

Combien de temps cette guerre durera, voilà l'unique question que nous ne cessons de nous poser. Six mois dit papa, trois ans dit l'Angleterre, sept ans a dit le Führer d'Allemagne.

Je croyais que j'allais partir et nous sommes encore à Paris, entre six valises bouclées, à attendre le sauf-conduit qui n'arrive toujours pas. Freud est mort à Londres il y a quelques jours, on disait qu'il écrivait une psychanalyse du fou Hitler. Ce dernier doit, paraît-il, entrer aujourd'hui à Varsovie. Si quelqu'un avait le courage de le tuer, cela arrangerait peut-être les choses. La politique est étrange. Personne n'y comprend rien. On n'a absolument pas l'impression d'être en guerre. La Pologne prise, son gouvernement à Paris, quelques morts sur la ligne Maginot et un communiqué : « Nuit calme sur l'ensemble du front. » Il paraît qu'on se bat. Je suis inscrite au collège-lycée de Lecture et papa attend son appel

qui ne se presse pas lui non plus. Aucune nouvelle de la famille en Pologne.

Je me suis rappelé aujourd'hui « Il était un petit navire », cette chanson si triste. Suis-je ce petit navire ?

Même jour

Maman m'a appelée pour me lire de vieilles lettres. Les lettres d'amour que papa et elle s'écrivaient avant et après leur mariage en Pologne. Soudain, j'ai eu cette révélation d'un père que je ne connaissais pas. Celui des vieilles photos qui montrent un jeune homme admirablement beau, aux cheveux longs et ressemblant à André Chénier. Souvent, je me demande d'où je tiens cette capacité d'amour, ce trop-plein de romantisme, d'exaltation, ce besoin d'adoration.

Et voici que j'ai découvert aujourd'hui, il y a un instant, mon père amoureux, jeune et parlant cette langue que je comprends si bien. Les lettres de papa sont pleines de fleurs, d'oiseaux, de baisers. Mon père, comme un enfant heureux, crie son bonheur et son amour. Et ce trop-plein de frémissements en moi, je sais maintenant d'où je le tiens. C'est *tatus*¹ qui me l'a laissé en devenant cet homme calme, sage et malicieux, cet homme saint et pondéré que j'adore. Je savais qu'il n'avait pas toujours été ainsi, je savais qu'il avait été un adolescent bohème et communiste, mais jamais je n'avais imaginé tant de tendresse inapaisée, tant de désirs fous, de mots délicieux. Je l'ai vu tout à coup comme un poète, à la fois Baudelaire, Lamartine, Musset, Vigny.

Mes amies de classe se moquent entre elles de mon adoration éperdue pour Mère Marthe. Elle-même ne doit pas

1. « Papa », en polonais.

toujours me comprendre et les autres ne connaissent de moi qu'une jeune fille bien élevée, silencieuse et un peu sauvage. Jamais je ne montre à personne mon *moi* vrai, car je sais que cela choquerait. Si, par exemple, je disais soudain à Mère Marthe ce que mon *moi* vrai a sur le cœur, je dirais : « Ma Mère chérie, vous êtes comme une gerbe de blé, laissez-moi mettre ma tête sur vos genoux, laissez-moi embrasser vos mains, je vous aime, vous êtes ma vie, je ne peux pas vivre sans vous, je vous adore. Je ne peux pas souffrir. Restez près de moi comme un lys blanc. »

Je dirais ainsi des folies sans fin, elle serait ennuyée, elle ne comprendrait pas, elle dirait que je suis une exaltée et elle aurait raison. Aussi, je ne dis rien, je marche à ses côtés sagement, je discute livres et philosophie. Papa, à vingt-sept ans, parlait à maman avec des mots fous. À sept, huit, dix ans, je suivais le même chemin. Mes conversations avec Wanda étaient de ce genre. En classe, j'ai sorti dès le premier jour tout mon bagage de candeur et de spontanéité. Les sourires et les expériences me les ont fait vite refouler au fond de moi-même. Je suis devenue au couvent une jeune fille « pleine de bon sens », comme dit maman. Mais Annie m'a dit un jour qu'elle m'a aimée parce que je n'étais pas comme les autres. C'était au début de mon arrivée à la pension. Maintenant, je crois que je suis, extérieurement, rentrée dans le cadre. On peut juste dire que je suis parfois originale, que j'ai des idées un peu baroques. Mais je ne gêne plus les gens. Il a fallu la révélation des lettres de papa pour comprendre que mon romantisme enterré dans les profondeurs, je le tenais de lui, qu'il m'avait laissé toutes palpitantes ses émotions d'autrefois. Il y a entre le caractère de papa et le mien une similitude inouïe. Nous sommes tous les deux des romantiques. Nous

avons dû souffrir d'être incompris, mais nous avons assez d'humour pour nous railler nous-mêmes. Maman a reçu ce trésor des émotions vraies de papa, elle était faite pour cela, sa sensibilité l'a compris, a permis à papa de crier son amour sans feinte, ses lettres sont dans le même ton et ne brident en rien papa. Comment est-il donc arrivé à changer ? A-t-il cru que c'était mal ? Quand il laisse revenir, remonter à la surface son besoin de jadis de faire le fou, alors il me serre dans ses bras, il fait des farces, il joue avec moi par terre, mais ce sont des gestes, il ne dit plus les grands mots harmonieux, et, comme lui, je ne les dis pas non plus, ils sont ensevelis. Je ne peux les exprimer qu'ici, dans ces cahiers. Et déjà en terminant ces pages, je souris en les lisant et je me raille.

Hier, Hitler a parlé devant le Reichstag. Il parle de paix, de conciliation, de désarmement, de conférence. C'est une grande tentation pour l'Europe. Tentation de cesser la guerre, de dire oui, de s'incliner. Une grande tentation pour nous, pour chacun de nous. On voudrait la paix à n'importe quel prix, que cessent vite la séparation et l'angoisse, que revienne la paix bienheureuse. Une paix qui serait un combat tout de même, une lutte pour le bien et le beau, mais pas l'atrocité de la guerre. Pourtant, peut-on faire cela ? Abandonner la Pologne ? Croire le plus grand menteur du monde, capituler devant lui comme l'année dernière¹ ? Que sera demain, que fera le monde ? On chuchote que les Alliés accepteront, on le chuchote, mais est-ce possible ? Est-ce bien ?

Serait-ce possible que la guerre cesse si vite, que tout revienne dans l'ordre ? On voudrait tenir à deux mains son

1. Allusion aux accords de septembre 1938 signés à Munich.

cœur pour que la flamme de l'espérance ne monte pas trop vite, car l'éteindre sera une douleur terrible.

Lectoure, octobre

Hier soir, nous sommes arrivés à Lectoure. Petite ville très changée par le grouillement des réfugiés du Haut-Rhin qui ont tout envahi, on n'entend parler qu'allemand dans les rues ! J'ai été me renseigner pour la JEC, elle est interdite au collège, je tâcherai pourtant d'y organiser une section. Si c'est impossible, j'irai aux réunions à la pension religieuse où elle existe. C'est très dur de vivre en province ; parfois, il me prend envie de pleurer, de partir, de mourir, mais je dois avoir du courage.

Il y a dans la maison deux vieilles réfugiées alsaciennes. Une sourde et l'autre aveugle, que ma marraine Mya soigne avec son dévouement habituel, plus deux beaux chats et beaucoup de désordre, mais cela est secondaire. Si j'ai beaucoup de travail au collège, où je rentre demain, cela m'occupera et j'aurai moins de peine. En passant à la pension pour les renseignements jécistes, j'ai entendu les élèves chanter à la chapelle, comme au cours à Paris...

Premier jour de classe : j'ai eu un cours d'histoire le matin et c'est tout, car plusieurs professeurs manquent encore. Collège triste, sombre, élèves quelconques, provinciaux, mais gentils. Je n'ai rien à faire, je lis le *Journal* de Marie Bashkirtseff. Je pense à Mère Marthe, lui écris, joue avec la petite Geneviève et tâche d'oublier. Vu les réfugiés espagnols logeant dans la prison, dormant sur de la paille par terre, pauvres gens n'osant rentrer chez eux par crainte de Franco. Mya s'occupe aussi d'eux. Mauvaises nouvelles

politiques, climat de souffrance partout. Où allons-nous ?
Que se passe-t-il ?

Le *Journal* de Marie Bashkirtseff m'a fait mal, parce que je le lis à un mauvais moment. Maintenant, je ne devrais lire que des choses « regonflantes » pour ne pas perdre mon dernier souffle de courage. Ce soir, à la cathédrale, où j'étais toute seule, avec la majesté des voûtes et de l'ombre, je disais à Dieu que je désirais mourir. On me dit toujours que je suis une ermite, parce que je suis souvent seule, que j'aime me réfugier dans ma tour d'ivoire, et voici qu'ici la solitude m'est atroce, la solitude morale de ne pouvoir parler à personne, d'être loin de Mère Marthe, de mes amies, de Paris. Je ne peux pas supporter cette vie de province, je ne veux pas vivre ici, c'est terrible ce lycée, cette monotonie, cette mesquinerie, et l'unique rue, et le même paysage, les mêmes visages. Je veux le métro, les Champs-Élysées, le Louvre, le bruit de Paris, le Luxembourg, le Boul' Mich, les conférences, le théâtre, les concerts Colonne, je veux l'épaule de Mère Marthe, je veux le sourire de Monique, la tranquillité d'Annie et nos conversations, et nos fugues, et notre vie, la pension, la JEC, Paris, mon Paris chéri, *je ne peux pas* vivre ici, je veux tomber malade et mourir vite, mourir. Tout l'hiver avec ces petites filles trop gentilles, c'est comme être enterrée vivante, le préau sombre, les tabliers noirs, l'accent gascon. Je n'ai plus de courage, mon Dieu, je n'ai jamais vécu ainsi. Ne pourrais-je être poitrinaire ou cardiaque pour que cela finisse ? Je préférerais vivre dans un désert avec un seul homme intelligent et aimé qu'ici dans cette foule banale. Mon Dieu, pardonne-moi, je ne devrais pas me plaindre, je ne pleurerai pas, je ne dirai rien à personne, mais puisque ici je suis seule avec ce cahier, le chat près de moi, je peux me délivrer.

Il fait froid aujourd'hui, je gèle toute la journée. Le sentiment de mon impuissance m'épouvante. Comment fonder la JEC ici ? Cela n'intéresse personne. Je suis lâche et sans forces. Je tiens encore à ne pas me permettre de pleurer, car ce jour-là je serais tout à fait perdue. Quand j'en ai envie je pense à autre chose. Si papa part à l'armée maintenant ça sera terrible, papa ne me parle pas, ne m'embrasse pas, je ne le vois presque pas et n'essaie pas de le voir. Trois fois par jour : « Bonjour papa, bonjour ma chérie », et c'est tout. Veut-il que je me déshabitude de lui ? Comme si cela m'était possible ! Cela m'use simplement. J'ai en moi un besoin terrible d'amour. Je n'aime pas facilement mais quand ça y est alors ma passion n'a plus de limite, papa et Mère Marthe je les aime ainsi, les quitter m'est une mort.

Premières nouvelles de Pologne. Mon oncle Oleś est arrivé à Anvers après, paraît-il, d'incroyables aventures. Raison de plus pour revenir à Paris. Ma tante et leurs enfants sont restés en Pologne. Oleś va essayer de les en faire sortir. Il était capitaine dans l'armée polonaise. Comment est-il arrivé à s'enfuir ? Oleś est le plus jeune frère de papa. Je crois que lui aussi, comme toute la famille de papa, a rompu entièrement avec nous lorsque la conversion de papa et maman a été découverte.

La Russie a attaqué la Finlande.

La tragédie polonaise recommence là-bas. La Russie a envoyé un ultimatum à la Finlande. S'il est repoussé, huit cents avions russes bombarderont la capitale finlandaise...

Certaines choses en philosophie ne me sont pas claires. Notre vérité est-elle la vérité ? Pouvons-nous connaître la vraie vérité ? Notre vérité ne l'est pas pour les autres. *Leur* vérité, nous l'appelons erreur ; pourquoi *notre* vérité est-elle vraie et la leur fausse ? Pour eux, *notre* vérité est erreur. Alors pourquoi *toutes* les vérités ne sont-elles pas erreurs ? Est-ce que *notre* vérité ne l'est pas pour nous, à cause de nos idées préconçues, notre éducation, notre milieu ?

Une nouvelle fantastique. Mes grands-parents ont réussi à revenir de Pologne et sont déjà chez eux à Paris. Nous venons de recevoir une lettre, comme épouvantée de ce qu'ils ont vu là-bas. Ils parlent de l'« enfer hitlérien ». Maintenant, j'ai l'espoir de quitter Lectoure. Espoir... comme une flamme qui rapidement augmente, tout éclate en moi et flambe. Retour à Paris ! Maman veut revenir, ô bonheur, est-ce possible ? Paris, être de nouveau à Paris, dans son odeur délicieuse, dans ses rues aimées, dans son bruit, son va-et-vient, avec Annie, avec Monique au lycée Henri-IV, respirer tout près de Mère Marthe, la savoir à quelques kilomètres. Paris, revenir à Paris, mon Dieu, ne m'enlève pas cet espoir, je t'en supplie, ne me désillusionne pas, laisse-moi partir ! Que maman trouve du travail là-bas pour pouvoir revenir. Papa est à la légion polonaise à Coëtquidan, notre cher soldat n'est pas encore habitué à cette vie, nous écrit-il. Mon Dieu, je t'en conjure, fais-nous revenir tout de suite à Paris. Annie est reçue au bac. Cependant, Mya et tous nos amis de Lectoure supplient maman de ne pas partir. Ils pensent que Paris

sera bombardé, que notre seule chance, c'est de passer la guerre ici, à l'abri. Alors, nous sommes encore là...

Papa va faire le buste du général Sikorski¹, nous attendons un télégramme de lui pour partir. Je suis désorientée, que faire ? Toutes ces souffrances, ces inquiétudes matérielles, ces responsabilités sont dans ma tête comme un chaos qui tourne follement. Faut-il revenir à Paris, exposer maman à la guerre qui commencera au printemps ? Ou rester tranquillement ici, faire venir les grands-parents au printemps puisqu'ils s'y refusent maintenant, rester au collège ?

Pour la première fois de ma vie, j'ai fait l'école buissonnière ! Cet après-midi, j'avais de trois à quatre un cours de chimie ; cela m'ennuyait tant de remettre les pieds au collège que je suis partie à 3 heures, mon cartable sous le bras, sur les remparts. Il faisait un froid vif. J'ai erré dans les ruelles, le long des vieux murs, et vers la fontaine de Diane, les yeux pleins de larmes, dans le brouillard bleu et le vent humide. Puis je suis entrée dans l'église du Saint-Esprit, toute noire et vide, et je suis restée là longtemps. Après, j'avais rendez-vous avec mon prof d'histoire-géo, chez lui. C'est un homme très intelligent, charmant, intéressant, qui a fait ma conquête. Il m'a offert des cigarettes (!), du thé et des biscuits, et surtout le plaisir de parler d'art, de poésie et de voyages, chose qui ne m'était pas arrivée depuis Paris. Sa femme est très gentille, sa petite

1. Homme d'État polonais (1881-1943), chef du gouvernement en exil en France (1939), puis à Londres (1940).

filles très spontanées. Son petit garçon a des yeux malicieux au possible. C'était un bon, bon moment. Maintenant, à ma table, sous ma lampe, dans la chambre étrangère, j'éprouve une nostalgie encore plus forte après avoir de nouveau « goûté » à mon milieu. Que dira le télégramme de papa ? J'espère, j'ai peur, j'espère encore et un petit pincement au cœur me dit que je crains.

Demain soir, nous quittons Lectoure pour Paris.

Les valises sont fermées. Presque tous les adieux sont faits ; au collège, les élèves ont toutes crié à l'annonce de mon départ et cela m'a touchée.

Dieu m'a exaucée dans l'église du Saint-Esprit quand je lui ai dit mon désespoir. Je pars. Je sais qu'une fois arrivée je désirerai de nouveau partir. Toujours en moi cette impossibilité de me fixer. J'ai le sang du Juif errant dans les veines. Je ne serai rassasiée que le jour de mon arrivée au paradis. Auparavant, je sentirai toujours cette inquiétude, ce désir insatiable d'aller plus loin, ailleurs, au bout du monde, d'atteindre la ligne de l'horizon. Maintenant, je pars. J'ai pris sur moi cette immense responsabilité, il faut savoir risquer. Tout le monde ici me désapprouve, je le sais. Ces gens raisonnables ne comprennent pas les vagabonds qui errent et ne peuvent jamais s'acclimater.

Paris, décembre

Enfin Paris ! Joie ! Le cher, le beau Paris. Wanda ira avec nous à la messe de minuit. J'ai vu Annie et Monique.

Papa arrive en permission ce soir ou demain. Les nouvelles de Pologne que nous donnent mes grands-parents sont atroces, pauvres Juifs martyrisés, mon peuple, mon

pauvre peuple. Je suis si fière d'être juive. Si j'étais en Pologne, je le proclamerais sur les toits afin de mourir pour ma race.

1940

8 janvier 1940

Tant de choses. Papa est venu. Il est reparti. Si beau dans son uniforme, avec l'aigle de Pologne sur son képi. Mais pauvre papa, il n'est pas encore habitué à l'armée. Puis nous avons vu mon oncle Oleś, presque fou de chagrin, se tuant pour avoir des visas pour sa femme et ses enfants restés « là-bas ».

C'est un miracle que *Baba* et *Dziadzius*¹ aient pu quitter la Pologne en pleine guerre. Grand-père est allé à la Kommandantur et a montré sa « carte de séjour » française. Il a expliqué que depuis six ans ils vivaient à Paris, qu'ils n'étaient venus en Pologne qu'en vacances, et un officier allemand les a laissés partir, par l'Italie – comme ça !

Récits horribles des grands-parents sur la guerre, l'atrocité des Allemands, récits de mon oncle, sa fuite extraordinaire alors que les Russes le conduisaient vers la Sibérie... récits tous affreux. Toute notre famille là-bas est en grand danger. Les reverrons-nous jamais ?

Enfin, j'ai été à Grigny voir Mère Marthe. Samedi soir et tout dimanche avec elle. Le visage dans le creux de son

1. « Grand-mère » et « grand-père », en polonais.

épaule, ma place d'autrefois, j'ai déversé mon trop-plein de pleurs, de chagrins, d'inquiétudes, de peines, maman, papa, les massacres en Pologne, Oleś et tout le reste.

Ma douce maman Marthe, comme toujours, m'a donné courage. Quand cesserai-je d'être un bébé ? Je suis faible et j'ai besoin d'amour comme d'air pour respirer.

La Finlande héroïque tient toujours.

25 janvier

Après un court séjour au cours Valton, j'ai été admise au lycée Henri-IV. Oleś est revenu de Trieste avec tante Sonia et les enfants. Il a réussi à les faire fuir par la Roumanie. Sonia nous a donné les dernières nouvelles. Nouveaux récits d'atrocités. Elle nous a raconté la mort tragique du père de papa à Zgierz. Elle n'osait pas le dire à Oleś : c'est moi qui en ai été chargée. Je dois aussi l'écrire à papa.

Grand-père est mort tout seul dans sa maison. Les Allemands sont venus chez lui et lui ont annoncé qu'ils venaient saisir sa bibliothèque pour la brûler. Cette bibliothèque composée de livres très anciens était l'occupation de toute sa vie. Il paraît que c'était une collection unique. Grand-père a dit à l'officier : « Tant que je serai vivant, vous ne toucherez pas à ces livres », et en parlant il a eu une attaque cardiaque et il est tombé mort. Les Allemands ont emporté les livres.

Je garde le souvenir d'une promenade que j'ai faite toute seule avec lui lorsque j'étais petite, ma main dans sa main. Je le revois assis dans son bureau sur sa chaise à bascule, sa *kippa* brodée sur la tête, entouré de ses livres, le regard distrait. Lui mort, cette maison que j'aimais tant sera vendue, je ne la reverrai plus, ni tout ce que j'ai aimé en Pologne. Parfois, je me dis que, si je revenais en Pologne

un jour, ça me serait non pas une joie mais une souffrance, car rien n'existe plus de ce qui dure dans mon souvenir : l'appartement des parents de maman à Lodz, les grandes pièces, le magasin de fourrures, le tapis en ours blanc, les balcons ; les rues telles que je les vois, les forêts immenses et les champs de blé et cette clairière à la sortie d'une forêt avec son sentier de conte de fées moussu et bordé de clochettes mauves que je voudrais pouvoir peindre. Plus rien, je ne retrouverai jamais plus rien.

Maintenant, c'est la guerre dont on ne voit pas l'issue.

Je lis Proust. Je suis plongée dans l'admiration. Je n'ai jamais rien lu de tel qu'une page de Proust sur une conversation mondaine dans un salon. Maman est malade. Grippe ou bronchite qui traîne. Elle est fatiguée et se plaint sans cesse.

C'est une horrible souffrance que de sentir l'incompréhension. Annie, j'aurais cru qu'elle saurait voir en moi-même un tout petit peu et je découvre que c'était une illusion. Elle ne peut admettre que je puisse ne pas être l'idéal qu'elle se fait de moi. Pour elle, je dois toujours être héroïque, sans nulle faille, cornélienne, inhumaine. Pourtant, je lui ai laissé deviner l'état d'abrutissement où j'étais les premiers temps de notre retour à Paris, où je suis encore maintenant. Mère Marthe, je crois, me comprend, cependant avec elle j'ai l'impression que je ne suis pas moi, mais une autre, qu'elle connaît un aspect de moi différent et qui n'est pas complet.

Avec maman, il y a des moments où je crois devenir folle, elle est épouvantable, elle n'a absolument aucun *self-control* : un paquet de nerfs qui pleure à tout moment. C'est souvent à perdre la tête.

On vient d'annoncer que la synagogue de Lodz a été brûlée. La synagogue où maman m'emmenait les jours de fête du Nouvel An juif, les années où nous étions encore en Pologne à la fin de l'été. Mes grands-parents ne savaient pas alors que nous étions catholiques. C'était un très grand secret que papa m'avait confié lorsque j'ai eu six ans. Nous allions donc à la synagogue. J'apportais un bouquet de fleurs à Baba, qui était assise en haut au balcon avec les dames et me présentait avec fierté : « Ma petite-fille de Paris. »

Devinette : Que suis-je ?

Je suis légalement française, mais les Français me considèrent comme polonaise, puisque mes parents sont polonais.

Les Polonais, eux, trouvent que je suis française, puisque je suis née et élevée en France.

Je suis juive, mais les Juifs ne veulent pas de moi puisque je suis aussi catholique.

Je suis peut-être catholique polonaise ?

Non, les catholiques polonais me considèrent comme juive et française.

Mon avis ?

Je ne suis pas vraiment française.

Je ne suis pas polonaise, puisque je ne suis pas née en Pologne et que je n'y ai pas été élevée.

Je suis juive, mais répudiée par mon peuple, sans pays puisque la Palestine est anglaise.

En somme, je suis juive de religion catholique. Ce qui, paraît-il, n'existe pas. Pourtant, j'existe.

Lundi 26 février, soir

Quelle pétarade ! Nuit admirable, ciel couvert d'étoiles, vrai temps d'alerte et, en effet, tout à coup, vers 9 heures, la DCA¹ se met en branle. En bonne Parisienne, je me précipite au jardin, le nez pointé vers le ciel, et maman me suit, tremblante et épouvantée. Quelle réunion : les Tchécoslovaques du fond, les deux cousines russes, la jeune Allemande, nous, représentant la Pologne, les Hollandais, etc., il se trouvait même un ou deux Français ! Tout ce monde commentait l'événement, s'interpellait, riait, parlait. Le ciel était balayé par de larges rayons lumineux, les agents sifflaient sur le boulevard, les chiens aboyaient, les chats miaulaient, le canon tonnait, les avions ronflaient, on commençait à se sentir en guerre. Puis tout revint au calme, les portes claquèrent sur les curieux, les rayons lumineux disparurent, les canons se turent, maman retourna à son roman, moi à ma chambre, les gâteaux reposent dans l'assiette, les fleurs parfument la table, la lampe éclaire la pièce, le poêle grésille doucement, cette paix-dans-la-guerre, ou cette guerre-dans-la-paix, continuera-t-elle longtemps ?

Le lycée est toujours aussi ennuyeux. J'ai écrit dix chapitres de mon roman qui me plaisent, et j'ai écrit un conte sur le Juif errant que je vais envoyer à *Temps présent*².

La Finlande tient bon.

1. « Défense contre les aéronefs ».

2. Périodique catholique fondé en 1937.

Mardi matin, 27 février

Je me suis couchée bien tranquillement et j'étais plongée dans de doux rêves quand, soudain, un bruit lugubre, un cri sinistre, me réveilla brusquement. La sirène, l'alerte ! J'hésitai quelque cinq bonnes minutes à réveiller ma mère paisiblement endormie, puis héroïquement je quittai la chaleur de mon lit et descendis chez maman. Nous nous habillâmes à la très faible clarté d'une lampe de poche, toujours bercées par la criarde sirène. Il était 4 heures et demie, la nuit était encore étoilée, dans le jardin les Russes chuchotaient en observant le ciel, nous avons fini la nuit chez elles. Pittoresque atelier, désordre charmant. Véra, Nina et leur mère Ninoutchka nous reçurent à bras ouverts. Elles nous firent écouter *Prélude à l'Après-midi d'un faune* de Debussy, puis, lassées de l'inaction, nous décidâmes d'aller regarder un peu ce qui se passait au-dehors. Là, calme plat, pas une lumière, nous nous aventurâmes jusqu'à la rue pour voir s'agiter la défense passive. Le boulevard était plongé dans la nuit. Seules une ou deux lanternes bleues l'éclairaient très faiblement. Des ombres couraient çà et là, c'étaient les braves des braves de la défense passive qui cherchaient probablement les bombes. Nous revînmes chez les Russes, papotâmes encore quelque temps, puis, à 5 heures et demie, nouvelle sirène. C'était la fin. Adieux, remerciements aux Russes. Retour chez nous, nous jetons nos vêtements, je me précipite dans mon lit... et je continue mes rêves interrompus.

C'est ainsi que se passa notre deuxième alerte à Paris et notre première alerte de nuit. Le plus comique est qu'hier, toute la journée, j'étais persuadée qu'il y aurait une alerte. Ce matin, réveil à 9 heures. Naturellement, lycée à l'eau, c'est déjà ça de gagné !

Le Père Caffarel va venir à Paris à Pâques. Ce soir, je vois mille choses à lui dire, mais dans trois semaines, quand je serai devant lui, je ne trouverai sûrement plus rien, ni les mots, ni les idées, ni le courage de les dire, c'est terrible. Je voudrais pouvoir lui expliquer qu'il y a deux êtres en moi, l'un qui adore la vie, le luxe, les robes, la joie, l'art, qui déteste le seul mot de *couvent*, et l'autre qui a eu tant de joie à la pensée d'une vocation, qui aime la solitude, qui comprend la « vanité des vanités », qui voudrait ne penser qu'à l'éternité. Lequel est le vrai ? Les deux, je crois. Il y a un tel tumulte en moi. Maintenant, quand je pense que je ne rentrerai pas au couvent à cause de mes parents, je respire, c'est une joie immense, un soulagement, une espèce de tristesse aussi. Je voudrais surtout tout oublier, être pirate ou aventurière, partir dans des pays où je ne connaîtrais personne, où personne ne me connaîtrait. Cela a l'air romantique, mais c'est absolument ce que je sens. Je voudrais être coupée de tout et libre de moi-même. Je voudrais que le Père me connaisse vraiment telle que je suis. Je n'ai jamais pu lui expliquer tout cela, c'est trop compliqué. Pourtant, il devrait me connaître à fond, mieux que je ne me connais moi-même, puisqu'il est mon directeur de conscience.

J'ai lu le premier volume de *Kristin Lavransdatter*¹. Quel chef-d'œuvre ! Je suis surtout frappée par la tristesse qu'engendre le péché dans ce livre, on y sent cependant un certain protestantisme. Tout à l'heure je voulais aller au cinéma, maintenant je n'en ai plus envie. Le cinéma est pour moi le refuge contre le spleen, je vis une autre

1. Trilogie de Sigrid Unset, dont le premier volume, *La Couronne*, avait paru en 1920.

vie, j'oublie ma pauvre famille en Russie, en Pologne. Le cinéma est comme un sommeil.

Mon roman n'avance plus parce que je ne suis pas en état d'écrire. Pour Pâques, il faut que j'aille faire de l'algèbre à Grigny. Je n'ai pas envie d'y aller parce que je ne veux plus tourner, retourner, contrôler, examiner ce qui me fait mal, de nouveau parler de moi, de mes peines, de mes idées. Je n'en ai pas le courage, j'aimerais aller à Grigny seulement pour poser ma tête sur l'épaule de Mère Marthe et rester en silence sans parler.

Maman est comme une toute petite fille, j'ai l'impression qu'elle est ma fille. Si j'étais libre de moi, j'aimerais peut-être partir en Finlande, aider là-bas. Tout ce que j'écris en ce moment n'a aucun sens, aucune phrase ne se suit, c'est mon état d'âme compliqué qui me dicte une page aussi absurde. Mère Marthe m'a écrit une lettre très bonne. Je déteste le lycée. Hier, j'ai vu Mme de Monjamont, toute lumineuse, paisible. Elle a l'air extrêmement heureuse, vraiment heureuse. D'où vient son bonheur ? Je l'envie. J'aimerais poser cette question à quelques personnes : pourquoi êtes-vous heureux, comment faites-vous pour l'être, pour ne pas laisser la souffrance vous grignoter ? Moi, la souffrance me mord, m'assaille, m'enveloppe, m'anéantit. Je prie d'ailleurs peu et très mal et, quand je prie, c'est seulement pour dire à Dieu que je ne sais rien lui dire.

Lu *Les Nourritures terrestres* de Gide. Admirablement écrit, une musique continuelle. Mais Gide exprime les désirs des hommes sans répondre aux questions que posent ces désirs. Ce qu'il y a d'idées est vide, sous un flot de paroles merveilleuses. Lu *La Garçonne* de Victor Margueritte, qui se pique de moralité, plein de bonnes intentions, mais c'est

mal écrit, la fin mélo idiote. Vu plusieurs films, entre autres *L'Ange bleu*¹, si tragique, et au même programme un documentaire sur les monstres marins et la faune marine. Des pieuvres épouvantables, je pensais en les voyant que le péché devrait nous faire le même effet qu'une pieuvre, une répulsion horrible, aucune envie de l'approcher, tandis que le péché a des « charmes », il ne nous répugne pas, malheureusement.

La Finlande s'est rendue cette nuit. Moscou en prend une bonne partie. Honneur aux vaincus !

Sommer Welles, envoyé américain, est à Londres ; on annonce pour après son départ la guerre totale, bombardements, gaz et autres gracieusetés. Mais alors la guerre sera plus courte, peut-être même finira-t-elle dans deux mois.

Grande résolution, je lis chaque jour un psaume, cela me fait du bien. Je ne me suis jamais autant rendu compte de ma nullité que maintenant. Je réfugie tous mes spleens au cinéma, au moins à la maison je ne les montre pas, c'est déjà ça.

Aujourd'hui vu Mlle Hatem, si gentille. Elle m'a dit que je serai très heureuse plus tard, qu'elle me prédisait le Bonheur, cela m'a fait du bien. Elle nous a aussi promis la fin de la guerre, pour le mois de mai.

Le Bonheur ? Je l'appelle de toute mon âme, de toutes mes forces, de tout mon corps. Mais n'est-ce pas une illusion ? Serai-je heureuse ? Aurai-je ce bonheur inouï de trouver l'homme que j'aimerai et d'avoir des enfants ? Ou

1. De Josef von Sternberg, 1930.

rentrerai-je au couvent ? Le couvent me semble un gouffre où me plongerait un destin horrible.

Pour le moment, je me laisse vivre.

Lu, ou plutôt relu, *Climats*¹, qui me paraît insignifiant. Vendu chez Gibert des livres pour soixante francs sans en rien dire à maman ! Suis brouillée avec Monique, parce que je lui ai dit franchement que je désirais qu'elle et ses parents cessent toutes leurs plaisanteries et suppositions sur mon entrée future au couvent. Là-dessus, Miss Monique m'en veut et me boude. Annie part au camp guide, aujourd'hui commencent les vacances de Pâques. J'attends le bonheur promis par Mlle Hatem.

Bilan des morts de la dernière quinzaine de mars et de la première quinzaine d'avril : Édouard Branly, Selma Lagerlöf, André Lichtenberger, un général, un journaliste d'Action française, et ce matin à 3 heures le cardinal Verdier, archevêque de Paris.

Situation politique : l'Allemagne a envahi le Danemark et la Norvège. Le Danemark s'est laissé lâchement prendre, la Norvège a déclaré la guerre.

Dix-huit navires de guerre allemands coulés – quatre navires alliés. Les Norvégiens aidés par les Français et les Anglais repoussent les Allemands. La guerre enfin est vraiment commencée. On pense qu'Hitler attaquera sur le front français un de ces quatre matins. D'après la source de sainte Odile, la guerre sera finie dans deux mois. Je crois à cette paix prochaine et à l'écrasement de l'Allemagne.

1. D'André Maurois, 1928.

2 mai

Fini mon roman.

10 mai

Ce matin, à 3 heures, la Belgique, la Hollande et le Luxembourg envahis par la horde allemande. À 5 heures du matin, alerte sur Paris et sur l'Angleterre. J'ai vu l'avion allemand passer au-dessus de nos têtes et on entendait parfaitement les mitrailleuses. Tout le monde dans le jardin, nez en l'air, commentait l'événement, plaisantait et riait. Peut-être demain ne rirons-nous plus...

Lille, Roubaix, Lyon, Clermont-Ferrand, Pontoise, Luxeuil et d'autres villes ont été bombardées en France. Ainsi que Bruxelles, Anvers, Gand et le canton de Solem en Suisse, la Hollande et le Luxembourg.

Les nazis ont essayé de kidnapper la reine Wilhelmine. La Belgique résiste, la Hollande a inondé son territoire. Le Luxembourg est à peu près pris, la Norvège également. Ce matin, à 6 heures, deuxième alerte. On s'attend à un bombardement de Paris. Le nouveau cardinal de Paris sera Mgr Suhard.

Le roi Léopold a pris le commandement de ses troupes. Chamberlain va tomber. Paul Reynaud n'est pas non plus bien solide.

Me suis fait couper les cheveux.

Les Allemands sont à Liège, Namur, Longwy et Sedan. Les princes héritiers belges sont en Italie auprès de la princesse de Piémont, et la princesse Béatrix de Hollande est arrivée à Londres. Quatre cents avions allemands

détruits, mais les Allemands avancent. Toutes les nuits, alertes sur Paris, ça devient rasant de devoir se réveiller et s'habiller, parfois deux ou trois fois par nuit. Moi qui aime dormir. Enfin, mieux vaut mille fois cette période active que la période mortelle de tout cet hiver, à attendre sans bouger.

La Hollande a rendu les armes. Les princes belges sont en Angleterre, les Allemands sont à Sedan. Ils ont détruit, dit-on, mille tanks.

UNE BATAILLE SANS PRÉCÉDENT S'AMORCE

Du correspondant de l'agence Havas aux armées en Belgique. – *La ruée des armées allemandes provoque une situation sérieuse. La tactique allemande semble avoir pour but de percer en direction de Bruxelles le plus rapidement possible, tout en balayant la région des Ardennes.*

Anvers aurait été l'objet de violents bombardements aériens. La grande bataille d'artillerie, de chars et d'aviation qui s'amorce sera sans précédent dans l'histoire, mais la ligne de résistance belge derrière la Meuse et la Sambre s'organise très solidement et va permettre de soutenir le choc gigantesque que les armées allemandes dirigent en direction d'Anvers, Louvain et Charleroi.

LES AMÉRICAINS SONT INVITÉS À QUITTER L'ITALIE

Washington, 15 mai. – *À sa conférence de presse, M. Cordell Hull a fait savoir qu'il avait envoyé des instructions à Mr. Philipps, ambassadeur des États-Unis à Rome, pour qu'il conseille aux dix-neuf mille Américains résidant en Italie de quitter rapidement ce pays.*

Les Allemands sont à Laon. Ça va très mal. Ils ont passé la Meuse en plusieurs endroits.

Au lieu d'aller au lycée, j'ai décidé de servir à quelque chose et je suis allée proposer mes services au centre d'accueil des réfugiés belges à la gare Saint-Lazare, où j'irai maintenant chaque jour. Situation très grave. Annie et ses parents partent demain matin.

La gare Saint-Lazare en mai 1940. Une toute petite salle où s'entasse un véritable bétail humain, affolé, sale, affamé. Réfugiés belges et du nord de la France. Pauvres gens traînant des paquets hétéroclites, enveloppés de journaux, ficelés à la hâte, et des troupeaux d'enfants en loques qui pleurent autour des mères. Dans une petite cuisine, je fais des sandwiches, je prépare des biberons ; dans la même cuisine, derrière un paravent, on peut se laver le bout du nez dans une cuvette de la taille d'une assiette, c'est là que les pauvres femmes qui ont marché des jours et des nuits sur les routes viennent débarbouiller leurs gosses entre des piles de pains, des boîtes de thé et du jambon d'York. Dans cette cuisine s'agitent environ six « infirmières » de mon genre, une partie lave la vaisselle et l'autre taille le pain, les femmes s'y lavent aussi et les gosses courent partout. On a à peine la place de remuer un bras.

Dans la « salle », qui peut avoir six mètres de long sur quatre ou cinq de large, une cinquantaine de personnes sont assises devant les tables de bois ou debout, mangeant entre deux trains. Tous ces gens sont en loques, il y a des femmes enceintes, des vieillards à moitié paralysés, des bébés de quelques jours, des hommes, des jeunes filles. Ils parlent très peu, ne se plaignent de rien. Parfois, ils racontent leurs bombardements. Un petit garçon m'a

montré un morceau d'obus qu'il avait ramassé. Une femme m'a dit en lavant son bébé que son mari et ses fils étaient restés dans l'usine d'une ville du Nord, qu'elle avait fui sous le bombardement, qu'ils étaient certainement morts ; j'ai essayé de la consoler, mais à mes premiers mots cette femme m'a arrêtée : « Oh ! mademoiselle, tout cela ce ne sont que des mots. » Je n'ai rien répondu, mais jamais de ma vie je n'oublierai cette femme. Oui, c'est vrai, j'avais bien dormi, bien mangé, j'avais des vêtements propres et je prétendais la consoler... Je ne pouvais que lui donner des « mots », c'est vrai – je ne l'oublierai jamais.

Annie est partie. Monique est partie. Grande bataille sur la Meuse, des milliers de morts. La Hollande s'est rendue. Narvik est pris par les Alliés. Reims est évacué. Paris ne sera pas (paraît-il) défendu, pour qu'on ne puisse détruire la ville.

Maman veut partir avec toute sa famille, grands-parents, cousins, cousines, tantes, etc., à Montauban... Repartir !

Je ne dis plus rien, à quoi bon ? On prévoit même une entrée des Allemands à Paris. Du coup, la famille a perdu la tête et maman, comme d'habitude, se laisse faire par tout le monde. Vendredi prochain, nous ne serons donc peut-être plus à Paris, mais quelque part en France, accompagnées de l'illustre famille geignante, affolée et larmoyante. Mentalité de cette famille : « fuir le danger » au lieu de lui faire face.

Aujourd'hui, cérémonie à Notre-Dame pour la victoire, avec Daladier, Reynaud, le maréchal Pétain et plusieurs autres ministres, députés et personnalités. La cathédrale pleine à craquer, des galeries du haut où nous étions jusqu'à la moindre chapelle de côté. Foule immense et, devant,

sur le parvis, toute la place, de la préfecture à la Seine et à l'Hôtel-Dieu, noire de monde priant à haute voix, chantant, demandant la victoire. Très émouvant. Daladier, Pétain, etc., étaient juste sous moi, je les voyais très bien. À la fin du salut, l'orgue joua *La Marseillaise*. Dieu écouterait-il nos prières ?

Si nous quittons Paris maintenant, c'est une *folie*. Une folie inimaginable.

Les Allemands sont à Arras et à Amiens, ils tentent d'atteindre la mer et de couper ainsi les Français des Anglais. Situation très grave. Il est 10 heures et, par la fenêtre ouverte, m'arrive le ronflement continu des avions. Atmosphère lourde. Cet après-midi, alerte. Nous attendons les sauf-conduits pour vendredi, alors nous verrons ce qu'il y aura à faire.

La situation est de plus en plus grave. Peut-être devons-nous quitter Paris demain ou après-demain, à moins de changements. Beaucoup de trahisons dans l'armée française, on dit qu'il y a eu pour cette raison trois généraux fusillés ainsi que la femme de l'ancien ministre de l'Air. Les Allemands avancent toujours. On a confié le commandement général de l'armée à Weygand, Reynaud est au gouvernement avec Mandel, des hommes forts et énergiques sont donc au pouvoir, pourtant les Allemands entrent en France « comme dans du beurre », selon l'expression du Führer. Chaque minute est couverte de sang. Centaines de milliers de morts : toute la jeunesse française tombe, et celle d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, comme sont tombées celles de Pologne, de Finlande, de Norvège. C'est

atroce. Je revois toujours le Sacré-Cœur l'année dernière, le dimanche après le 11 novembre, et cette nef immense remplie uniquement de jeunes gens et de jeunes filles. Maintenant, tous ces garçons sont fauchés. Il y a un an, ils étaient venus prier pour la paix. Aujourd'hui, ils sont obligés de tuer et de se faire tuer. C'est la civilisation du xx^e siècle.

Vu un instant Mère Marthe de passage à Paris, car les religieuses de Belgique y sont arrivées après un voyage mouvementé. La pension vide d'élèves, le grand jardin calme, croulant de verdure, c'était toute mon enfance que je regardais. La terrasse où je jouais, les sentiers où je courais avec Lucie de Castro. Ses chaussettes tombaient toujours et ses cheveux blonds lui balayaient les yeux. Nous mangions des glaces dans les cabinets et rampions dans les massifs en jouant au gendarme et au voleur. Nous montions sur le toit, nous nous arrosions d'eau froide dans les escaliers, nous riions, nous chahutions. Nous avons dix, onze, douze ans.

Hier, j'étais assise sur le rebord d'une fenêtre et je regardais le jardin en évoquant tous ces souvenirs. Je voyais Lucilla, Annie avec ses cheveux courts, Monique, Mère Marthe, Mère Geneviève. Le temps des rires et des jeux dans la grande maison blanche et calme. C'était si loin mon enfance, même les deux dernières années avec Mère Marthe, cette adolescence fiévreuse, inquiète en moi. Cet amour tourmenté, passionné, ces rêves, ces désirs, si loin. Tout était autre, différent. Je regardais déjà mon pensionnat en étrangère qui se souvient. Il était hors de moi dans le passé, ce n'était plus *ma* pension. Je regardais Mère Marthe, chaque trait de son visage, chaque lueur noire de ses yeux ; elle aussi était en quelque sorte hors de moi et moi je n'étais

plus la même. J'en ai peut-être fini avec l'adolescence, elle est restée à Dinard, ou dans quelque coin obscur de la pension.

Le passé est dans mes albums de photos. Je voudrais ne plus m'attacher à rien, ne rien désirer, ne rien attendre. Agir au jour le jour sans trop penser, sans souffrir, sans regretter, sans rêver.

Les Allemands sont à Boulogne et à Saint-Omer. Nous partirons peut-être à Biarritz.

28 mai

À 4 heures du matin, la Belgique a capitulé sans même avertir les généraux français. L'Italie bouge un peu et se prépare également à assassiner un de ses voisins. La Turquie s'arme. Nous partons jeudi soir pour Saint-Jean-de-Luz, où nous pouvons débarquer chez Élisabeth de Lasterie du Saillant en attendant d'y trouver un appartement pour nous et les grands-parents. Élisabeth a adopté six enfants et nous adoptera donc aussi, mais pour quelques jours.

Le soir

On peut à peine croire à la trahison du fils de celui qu'on appelle le roi chevalier¹. Le gouvernement a rejeté son roi indigne et continue la lutte.

Adieux à Mère Marthe. Quand et comment la reverrai-je ?
Mon Paris, dans quel état va-t-il être mis ?
Ce départ est comme une mort.

1. Surnom du roi des Belges Albert I^{er} (roi de 1909 à 1934), dont le fils Léopold III capitula devant l'envahisseur.

Ma petite maison, adieu !

Pièces aimées où s'est passée mon adolescence, je vous abandonne peut-être pour toujours. Les murs sont nus, les cadres vides. Une dernière rose s'effeuille dans un vase, mon ours assis sur mon lit regarde tristement dans le vide en tendant les bras. Les tapis roulés dans un coin forment une grosse masse ronde, des journaux recouvrent la bibliothèque que j'aimais. Mes livres très chers dorment les uns contre les autres et personne ne les ouvrira plus. Ma petite chambre tranquille, je te regarde une dernière fois. Comme tu es étrangère, ainsi dépouillée ! Une image est restée au mur, une ficelle traîne sur le parquet, un rayon de soleil glisse entre les ouvertures des persiennes. Ma table de travail est vide elle aussi. Seul un buvard taché d'encre montre que quelqu'un écrivait là.

Et voici l'atelier. Les statues sont restées à leur place, les outils sont abandonnés sur la table de marbre. Plus un bruit de marteau, plus de sifflement joyeux, plus un son. La maison dort, comme dorment les livres, les statues et les meubles. Le Christ étend les bras sur le mur. Il reste pour veiller sur notre foyer désert. Demain, tout cela ne sera peut-être plus qu'une ruine. Les flammes s'échapperont des fenêtres. Les obus trouseront les toits. Ma maison chérie, adieu ! La porte claque une dernière fois. Le jardin étincelle au soleil de mai, le rosier agite ses longues branches garnies de fleurs. Adieu rosier ! Adieu jardin !

Voici la rue, le taxi qui nous emporte.

Ma maison, tu as disparu.

Saint-Jean-de-Luz, 1^{er} juin, soir

Arrivés à Ciboure¹ chez Élisabeth. Nous cherchons un appartement. Toute la ville est prise d'assaut, pas une place. Après mille recherches, nous avons trouvé cet après-midi un deux pièces-cuisine à huit minutes de Saint-Jean-de-Luz. Temps superbe, paysage de montagne et de mer, océan bleu, air salé, shorts et chapeaux brésiliens. La guerre semble très loin, enfoncée dans la brume. Ici, c'est la paix, et seules les sirènes des bateaux troublent le silence. Demain, je recommence à étudier, le bac approche, un bac bien compromis car je ne sais rien. Intention d'aller à Hendaye et à Biarritz voir Lucilla. Peu de nouvelles de la guerre, les journaux de Paris arrivent avec deux jours de retard. Dunkerque tient-il ? Où sont les Allemands ? Maman est enchantée, les grands-parents sont ravis. *Tout va très bien, madame la marquise.*

Ce qu'on attendait est arrivé.

Le 3 juin, à 1 h 15 de l'après-midi, la horde germaine a bombardé mon Paris. Neuf cents victimes, dont deux cent cinquante morts. Mon beau Paris ! Que vont-ils faire de toi, ces barbares ? Aucun détail, aucune autre nouvelle. Inquiétude terrible. Mon Paris bien-aimé en ruine. Dunkerque tient toujours.

La banlieue a été très atteinte, ainsi qu'Auteuil, Versailles et la porte de Vanves. Aucun monument public, peu de dégâts dans Paris même. Ce n'était encore qu'un avertissement.

1. Dans les Pyrénées-Atlantiques.

La Russie a fait un pacte avec la Yougoslavie pour la défendre contre l'Italie. La Russie semble se tourner vers les Alliés. L'Italie fait du chantage et attend de voir de quel côté penchera la balance. Les États-Unis envoient force munitions.

La côte d'Argent est un enchantement. Pays bleu aux rochers déchiquetés sur lesquels la mer se jette furieusement dans des éclats d'écume blanche. Derrière le pays montagneux, à travers des rideaux de pins, larges trouées sur la mer, encadrements de monts sauvages, soleil d'or sur les maisonnettes où grimpent des roses pompons, blanches et rouges. Barques de pêcheurs dans le port. Les poissons étincellent comme les miroitements d'eau sur l'océan. Les hommes sont hâlés, pieds nus, portant le béret basque et des pantalons d'un bleu cru. C'est déjà l'Espagne, mais c'est encore la France.

Moi-même, je ne fais plus qu'un avec le soleil, je sens sa brûlure sur mes jambes nues, sur mes bras, sur mon dos et ma nuque, sa brûlure qui étreint et s'infiltré par chaque pore. Soleil sur la peau chaude, vent dans les cheveux fous, sel sur les lèvres sèches. La joue sur mes bras repliés, je ferme les yeux, je me colle contre le sol, contre l'herbe et les fleurs. Être si petite dans les herbes, disparaître au milieu d'elles. Mon costume de bain n'est plus qu'un bleuet sur la colline, les insectes, les papillons volent au-dessus de mon corps immobile. Au-dessous, la mer s'étire, danse, gronde puis se calme. Pas une voile à l'horizon, pas un homme sur la falaise, pas un enfant sur la plage.

Comme dans un conte, toute la côte d'Argent est assoupie sous le lourd ciel de feu. Les herbes ne remuent plus, le corps allongé se grise d'immobilité et de chaleur. Midi sonne, un angélu triste, mais peut-être est-ce un rêve, le son est si voilé, si lointain. Je respire lentement, sans penser, dans un grand repos de tout mon être.

10 juin, 7 heures et demie du soir

Les Allemands sont à Soissons et, dit-on, à Rouen.

L'Italie a déclaré cet après-midi la guerre à la France et à la Grande-Bretagne. La Norvège a mis bas les armes. Les États-Unis sont passés à la politique de non-belligérance. Superbe discours de Reynaud, terminant par ces mots : « La France ne peut pas mourir. »

Les Allemands sont près de Rouen et le long de la Seine et de l'Oise. Le gouvernement aurait quitté Paris, qu'on évacue. Deux cent cinquante mille personnes attendent leur tour de prendre le train à la gare d'Austerlitz. La Bourse est arrêtée. Canonnade continuelle autour de Paris. Le feu n'a pas encore été ouvert avec l'Italie. On est atterré, mais on garde espoir envers et contre tout.

L'Italie a attaqué la Tunisie, la Corse et Malte. Mussolini a été nommé maréchal par son roi-nain. Les Boches sont à Rouen et ont passé la Seine à plusieurs endroits, ils se rapprochent de notre très cher et pauvre Paris.

Je voudrais tuer un Boche et un Italien, les écraser en bouillie.

Temps superbe, coups de soleil, je ne fais rien pendant que la destinée du monde se joue. Le bac approche.

14 juin

Les Boches sont aux portes de Paris. Appel désespéré de Reynaud à Roosevelt. Bataille acharnée. Je vais donner avec maman mon sang pour les blessés comme on le demande. Situation affreuse. Tout le monde est au désespoir, mais on croit, on veut, il faut croire malgré tout.

Même jour, 8 heures du soir

Les Allemands sont à Paris.

À l'église, la foule est venue prier, supplier Dieu, c'était extrêmement émouvant. Toute cette journée est comme un mirage. « Ils » sont à Paris, on ne peut y croire. Bachot à Bayonne mardi. Je ne sais rien.

Lu *L'Épée de feu* de Daniel-Rops, peinture parfaite de notre époque tourmentée et surtout des hommes. Un jour, toute une vie. Me laisse une très grande impression.

Sans cesse la pensée de Paris me revient au cœur avec un choc douloureux.

Ce soir, Roosevelt doit répondre à l'appel de Reynaud, on attend avec une angoisse affreuse. Chaque instant arrivent ici des voitures archibourrées de valises, sacs, matelas, avec des enfants et des femmes à moitié fous. On les mitraille sur les routes, les femmes attachent leurs petits avec des cordes pour ne pas les perdre, tout le monde fuit éperdu. C'est atroce. J'ai écrit à papa pour qu'il me permette de m'engager dans l'armée auxiliaire féminine. L'idée de ne rien faire ne m'est pas supportable.

Les Boches sont presque à Troyes, ils avancent à une vitesse inouïe. Hitler avait bien dit que le 15 juin il serait

à Paris ; cet homme est le démon incarné, il a une force démoniaque.

Paris, ville ouverte, n'a pas été défendue. « Ils » sont entrés par la porte de Saint-Cloud, la porte de Versailles et la porte d'Auteuil.

Pas encore de réponse de Roosevelt.

La Russie a pris la Lituanie aujourd'hui.

Les Boches sont à Troyes, près de la frontière suisse, ils ont contourné la ligne Maginot vers Gray.

Le drapeau hitlérien flotte sur la tour Eiffel et sur le château de Versailles. Les soldats boches montent la garde auprès du Soldat inconnu et de la tombe de Napoléon.

8 heures du soir

Roosevelt a répondu que l'Amérique ferait tout ce qu'elle pourrait, enverrait des armes, munitions, avions, mais que l'entrée véritable en guerre ne pouvait être décidée que par le Congrès.

Monique, après trois jours de voyage, est rentrée à Paris ; ce matin, carte désespérée d'elle, me disant qu'on ne peut imaginer ce qu'est Paris, qu'elle a vu des choses atroces. J'ai envoyé ma demande au préfet pour m'engager dans l'armée auxiliaire féminine. Maman m'a permis, c'est chic de sa part.

Le cabinet Reynaud a démissionné. Le cabinet Pétain s'est formé. Les Boches sont au plateau de Langres et à Gray.

Demain, bachot. Les Boches sont à Paris.

17 juin, 1 heure de l'après-midi

La France a déposé les armes et demande la paix, écrasée par un ennemi supérieur en armes et un autre ennemi qui l'a frappée lâchement dans le dos.

19 juin

Le 18, la France a repris les armes pendant que les négociations continuaient. L'Angleterre poursuit la guerre. La Russie a pris la Lettonie et l'Estonie. Je suis allée passer mon bachot à Bayonne.

Aujourd'hui, nous apprenons que, par ordre du général Sikorski, une partie de l'armée polonaise est passée en Suisse et une autre en Angleterre. Des soldats polonais refusant de fuir ont lancé de l'essence enflammée sur les Allemands et sont morts héroïquement. Nous ne savons pas où est mon père adoré. Le climat à la maison est terrible : mes grands-parents vivent dans la terreur de se retrouver au pouvoir des Allemands. Maman est très courageuse quand elle ne se laisse pas influencer par les gens peureux. Il vaut mieux ne pas penser à ce qui va se passer. Les négociations continuent, on ne sait rien sur elles. Les Boches avancent. Papa, mon papa.

Saint-Jean-de-Luz a pris un visage de guerre. Toute la ville est pleine de soldats, de matelots et d'officiers polonais. En mer, huit navires anglais sont prêts à embarquer les soldats polonais et anglais. Tante Sonia est arrivée avec les enfants. Ils partent au Portugal, nous aussi probablement.

Demain, nous irons à Biarritz ou à Bayonne pour avoir des visas portugais. Grande panique ici. Vu des soldats enfuis de Dunkerque, harassés de fatigue, sales, pas rasés ; Bordeaux bombardé.

Nous avons les visas portugais¹ grâce à mon cousin Natek. Lui, sa femme et leur petite fille Ryśia, qui a huit ans, passaient leurs vacances en Belgique à la déclaration de la guerre. Nous nous sommes retrouvés ici par hasard. Des milliers de soldats polonais ne cessent d'arriver, mais papa n'est pas encore là. Nous ne savons pas où il est, mais nous espérons le voir apparaître d'un instant à l'autre. À chaque tournant de rue, je crois l'apercevoir. Ryśia est avec nous depuis hier, petite fille délicieuse, et, le soir, nous avons discuté de la mort. Dans la rue, j'ai croisé Élisabeth, qui m'a parlé de l'appel d'un général de Gaulle. Elle m'a dit : « Vous devez tous fuir, les Allemands vont arriver, vous êtes juifs, vous serez en grand danger. » Je veux partir en Angleterre m'engager dans l'armée de ce général de Gaulle.

Les Boches sont à Saint-Malo, à Limoges, à Châteauroux, à Nantes, ils ont dépassé Lyon et La Rochelle. Pas encore de réponse aux exigences d'Hitler. On croit cependant que la France n'acceptera pas ; espérons-le. J'étais hier à Biarritz, où j'ai vu Lucilla, toujours aussi jolie et intelligente. Nous avons parlé des années à la pension, de nos

1. Le sauveur était le consul du Portugal à Bordeaux, Aristide Mendes de Souza qui, bravant les instructions de Salazar, signa des milliers de visas, quelques jours avant son arrestation, permettant à de nombreux réfugiés, notamment juifs, de quitter la France. (Voir J. Nery, *La Résolution de Bordeaux*, Mascaret, 1993.)

souvenirs. Tous les grands hôtels sont réquisitionnés pour les blessés militaires. C'est terrible de voir tous ces jeunes gens, le bras en écharpe, la tête bandée, se promenant tristement le long de cette plage qui fut si mondaine. Pourvu que papa arrive et qu'il puisse nous conseiller. Je ne sais que dire, je n'ose prendre la responsabilité d'approuver notre départ au Portugal.

Matinée passée en courses avec mon cousin Natek pour tâcher de nous embarquer à destination de l'Angleterre. Pluie. La ville est pleine d'aviateurs polonais. On ne sait que faire pour le moment, on n'embarque plus de civils. Tous les visas portugais ont été annulés. Papa est probablement en Angleterre. Maman, comme toujours, veut que je prenne toutes les décisions.

25 juin

À 4 heures et demie hier après-midi, décision de gagner l'Angleterre. On fait les valises et on attend mes cousins. À 8 heures, ils arrivent et ne veulent plus partir à cause du mauvais temps. Je leur dis que je m'en irai toute seule, que je veux m'engager dans l'armée, rejoindre le général de Gaulle. Mes grands-parents poussent des cris, maman pleure, mes cousins m'accusent de vouloir les abandonner tous.

Ce matin, la famille décide de partir à Pau, puis de rester, puis d'aller au Portugal. Carte de papa de La Rochelle, mais depuis, où est-il ?

Ce soir, partout des affiches sur les murs de Saint-Jean-de-Luz pour annoncer l'arrivée imminente des Allemands. Les drapeaux sont en berne, tous les soldats

polonais sont partis. Gardes mobiles, attroupements, les magasins sont fermés. Scission entre les deux gouvernements français, celui de Bordeaux et celui de Londres avec de Gaulle.

10 heures. Avec maman, nous avons habillé six jeunes soldats polonais qui étaient restés seuls ici, sans nourriture, sans connaître la langue ; ils ne savaient même pas que les Allemands arrivaient ; courses pour leur trouver des habits civils et de quoi manger. Aidées par quelques femmes, nous les avons équipés et leur avons trouvé un guide pour qu'ils passent la frontière illégalement. Ils sont partis.

Cette nuit, les Boches entrent à Saint-Jean-de-Luz. Nos cousins sont partis au Portugal. Nous aussi, nous allons partir, mais nous attendons encore au cas où papa arriverait. C'est affreux. Où est-il ? Mes pauvres grands-parents, qui ont déjà vécu une fois l'arrivée des Allemands, sont absolument affolés.

26 juin

Demain, nous quittons la France presque entièrement occupée. L'armistice est signé avec l'Allemagne et l'Italie. Ce matin, maman et moi sommes parties à Hendaye en auto-stop chercher nos visas de transit espagnols. Nous y avons vu Aniouta et Stanislas Fumet¹, qui voudraient aussi partir. L'Angleterre continue la guerre, ainsi que quelques colonies françaises ralliées à de Gaulle. Voici les derniers mots que j'écris en terre de France. Adieu mon beau pays trop insouciant, adieu pays où je suis née, qui m'a donné sa culture. Adieu amies de France : Lucie, Annie, Monique, Wanda et les autres. Comme le Juif errant, nous repartons

1. Homme de lettres français (1896-1983).

vers l'inconnu. Adieu ma Mère chérie, je ne sais où vous êtes. Adieu Paris.

La vie recommence encore une fois pour moi. Mon Dieu, donne-moi la force de vivre là-bas, de gagner ma vie pour maman et mes grands-parents. Fais que j'oublie la France et le passé. Il n'y a plus maintenant ni amies, ni pays, ni souvenirs, nous sommes comme bien d'autres, des exilés qui partent, qui fuient vers un inconnu mystérieux. De Palestine en Espagne, d'Espagne en Pologne, de Pologne en France, de France maintenant au Portugal, et de là-bas... à la grâce de Dieu.

En gare d'Irun (Espagne), 27 juin

Nous voici sur la route de l'exil. À 4 heures cet après-midi, nous atteignons la frontière à Hendaye. De l'autre côté du pont international flotte le drapeau rouge, jaune, rouge. Du côté de la France, pas de drapeau, mais heureusement le drapeau à croix gammée n'a pas encore été hissé, quoique les Boches circulent déjà. La foule les regarde en silence, avec haine. Le douanier français me dit, pendant qu'il timbre nos passeports : « Les salauds, ils ne resteront pas longtemps. »

Nous franchissons le pont, un dernier regard à la France et nous sommes en terre espagnole. Alors commencent les mille formalités de douane, passeports, argent... Je me débrouille très bien en espagnol, c'est amusant. Nous prenons un taxi pour la gare d'Irun ; en route, il s'arrête et maman va au bureau militaire avec nos papiers. Alors que j'attends avec mes grands-parents, arrivent plusieurs autos pleines de soldats boches qui s'arrêtent devant notre taxi. Tous les Espagnols attroupés crient « Heil Hitler ! », notre chauffeur salue la main levée et ces sales gueules blondes

rient à un mètre de moi, qui bous de la tête aux pieds, tandis que ma grand-mère s'évanouit presque.

Dans la rue, nous avons rencontré un Espagnol qui nous a donné du pain et des fruits, sans rien vouloir accepter en échange, parce qu'il avait été en France, où l'on s'était montré « bon pour lui ». Un autre Espagnol s'est approché pour nous dire : « La France est le meilleur pays du monde. » Malgré cela, dans les kiosques, pas de journaux français ; par contre, trop de journaux boches, ils ont l'air de bien s'entendre ici avec la racaille d'outre-Rhin.

L'Allemagne occupe en France : la Bretagne et tout le Nord jusqu'à Bourges et Dijon d'un côté. Lyon, Clermont-Ferrand, Pau, Cannes, Nice, restent... encore français.

Dans le train près de Salamanque

Que l'Espagne est belle ! Hier soir, j'ai vu du train Saint-Sébastien tout illuminé qui semblait une ville sortie d'un rêve. Burgos est passé dans la nuit et, au matin, nous sommes arrivés à Valladolid. Sur les chemins déambulent de petits ânes que montent à califourchon une ou deux personnes. Des femmes passent pieds nus, portant une cruche de grès sur la tête. De loin, on aperçoit une tour autour de laquelle vole une nuée d'oiseaux. Des étangs bleu sombre brillent çà et là. D'extraordinaires voitures nous croisent : espèces de charrettes tirées par des bœufs et entourées d'un gros filet de tous les côtés. Notre wagon est plein d'Anglais, pas un seul Espagnol, quelques Français. On fait la moisson dans les champs. Les femmes ont des jupes rouges et de larges chapeaux de paille.

Frontière hispano-portugaise, 9 heures

Le train est arrêté à la frontière, douane espagnole. Des paysans vendent du lait, des fruits, du fromage sur le quai. Nos voisins de compartiment sont de charmants Canadiens venant de Paris. Tout à l'heure, il y aura la douane portugaise, les changements des pesetas en escudos, et adieu l'Espagne !

Même jour, 9 heures du soir

Nous sommes restés trois heures à la frontière : de nouveau, douane, passeports, puis on nous annonce que nous sommes dirigés sur Figueira da Foz, d'où nous n'aurons pas le droit de bouger avant d'avoir une invitation de Lisbonne. Désespoir de maman qui espérait que nous irions tout droit à Lisbonne chez mon oncle Samuel, qui vit au Portugal, je crois depuis trente ans, et qui est le frère aîné de papa. Changement de train ; un moment de découragement, mais l'espoir renaît en moi. C'est vrai que nous avons dépensé un argent fou à cause du change, il ne nous reste presque plus rien. Le pays est si beau que je suis éblouie. Pendant ce temps, que fait mon père chéri ? Est-il en Angleterre ?

Ce soir, nous arriverons au bord de la mer à Figueira.

Portugal, Figueira da Foz, rua da Liberdade

Nous sommes arrivés au Paradis terrestre : une plage admirable, immense, aux palmiers touffus, aux maisons multicolores. Sable brûlant, mer extraordinaire aux immenses vagues qui se précipitent en écumant depuis une centaine de mètres. Les femmes sont très belles. En chantant, elles passent dans leurs robes aux couleurs vives ; sur la tête,

elles portent des cruches ou des paniers. Tous, hommes et femmes, sont prêts à nous rendre service. En arrivant ici, nous avons retrouvé la famille des cousins de maman, Natek, Lucia et Rysia, et nous avons décidé de rester ensemble.

À notre descente du train en pleine nuit, le comité d'aide aux réfugiés nous a accueillis d'une façon extraordinaire. Nous avons choisi une pension de famille non loin de la mer. Nous avons télégraphié à mon oncle Samuel pour qu'il vienne nous chercher. Nous dépensons ici un argent fou, mais Natek croit que le consulat polonais va nous prendre en charge. Figueira est pavoisée pour les réfugiés polonais, français et belges. Aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai pas l'accueil des Portugais, leur gentillesse, la beauté de leur pays. Maintenant que nous vivons ici, il s'agit de trouver du travail pour moi, pour que je sois vraiment le chef de mes trois enfants.

Nous déménageons tous les sept aujourd'hui dans un très joli appartement, parce que la pension de famille devient vraiment très chère. Le consulat polonais et une organisation juive vont nous verser une aide financière.

Nous nous sommes tous inscrits pour partir au Canada avec l'émigration polonaise. Nous n'avons toujours pas de nouvelles de papa, nous ne savons pas où il est. Nous espérons seulement qu'il a pu s'embarquer pour l'Angleterre avec l'armée polonaise et qu'il est quelque part là-bas. Lui non plus ne sait pas où nous sommes.

On dit ici que les Allemands sont à Gibraltar, qu'ils traversent l'Espagne, qu'Hitler est à Paris.

Même soir

Nous sommes installés dans notre appartement, qui a vue sur la plus belle campagne d'Europe. Natek s'occupe de tout, heureusement que nous l'avons. Maman pleure toute la journée. Qu'allons-nous devenir ? Cette année a été si pleine de souffrances et d'inquiétudes que j'en reste abrutie. J'ai calculé que depuis le 3 septembre 1939, premier jour de la guerre, j'ai dormi dans dix chambres différentes, dans six provinces différentes, dans trois pays différents. J'ai fait cinq voyages. J'ai été dans quatre établissements scolaires (en comptant la pension), j'ai eu quatre profs différents de philo et quatre profs de sciences nat. J'ai emballé des valises sept fois. En dix mois, cela n'est pas mal.

Cet après-midi, j'accompagne maman chez l'acteur Dalio¹ pour une interview qu'elle va essayer d'écrire à l'intention d'un journal portugais. Nous espérons partir à Lisbonne, où oncle Sam m'a peut-être trouvé une situation de prof de français auprès des petites filles d'une comtesse.

Aucune nouvelle de papa.

Parfois dans la journée, lorsque Natek embrasse Rysia ou qu'il dit certaines plaisanteries, la nostalgie de papa m'empoigne à me briser.

La nostalgie de ses yeux, de ses mains, de sa poitrine où cacher ma tête. Où est-il, mon unique amour, mon père adoré ?

Maman ne vit plus sans papa, tout le monde la tranquillise et pourtant tout le monde est inquiet et ne comprend pas cette absence de nouvelles. Moi, je veux avoir la foi.

1. Acteur français très populaire depuis l'avant-guerre (1899-1983).

La foi de la petite Sarah dans le film *Petite Princesse*¹, que nous avons vu cet hiver à Paris. Paris ! Devant mes yeux sans cesse passent les rues aimées, les bords de la Seine, je sens l'odeur de Paris, ses bouffées de vent chaud imprégné d'essence, de fumée, de roses, de marronniers, de parfums.

Le gouvernement français, qui a trahi son pays, qui a vendu la France à l'ennemi depuis déjà longtemps, ce même gouvernement à la solde de l'Allemagne, résidant à Vichy, vient de rompre les relations diplomatiques avec l'Angleterre. C'est d'une telle indignité que j'ai honte d'être française. Heureusement qu'il y a de Gaulle. Chaque soir, nous écoutons à la TSF la BBC, affreusement brouillée. Que ces voix françaises font du bien ! C'est le meilleur moment de la journée. Enfin, on a des nouvelles vraies, elles sont peu nombreuses, étouffées, interrompues, mais c'est si bon, ces voix. Nous attendons toujours notre sauf-conduit pour Lisbonne.

Figueira est une étrange ville, à cause de l'atmosphère que les réfugiés y ont créée. La rue des cafés, promenade principale, nous l'avons appelée les « Champs-Élysées ». Là, tout le monde se retrouve, tout le monde se connaît. Il y a le consulat polonais dans une librairie, les « annonces » sont affichées sur un placard devant la porte et tout le monde les commente en français, polonais, flamand, hollandais, voire allemand ! Le matin, les réfugiés se dorment au soleil sur l'admirable plage de Figueira. L'après-midi, chacun reste chez soi à cause de la chaleur jusqu'à 4 heures. Pour le *five o'clock*, on se retrouve tous sur les Champs-Élysées. Assis à la terrasse des cafés, on s'interpelle, on commente

1. *The Little Princess*, comédie dramatique de Walter Lang (USA, 1939).

les dernières informations, on discute les départs vers le Brésil, le Canada ou ailleurs. Les femmes sont en pyjamas de plage, en robes élégantes, les hommes en vêtements de sport. On croirait être sur n'importe quelle plage mondaine, si l'on ne savait pas que tous ces hommes sont en quelque sorte des prisonniers à qui il est interdit de bouger de leur cage dorée et qui ont fui comme des bêtes traquées en laissant tout derrière eux. Il fait un temps superbe, je suis noire comme une mulâtresse, le dos me cuit, je nage, je me dore au soleil, je me promène. Vie mondaine, musique, nourriture portugaise, curiosités régionales.

L'Angleterre continue la guerre, la Russie s'est emparée d'une partie de la Roumanie, nous n'avons pas d'argent, nous ne savons pas où est papa, l'Europe est un volcan. Que la vie est étrange !

L'Italie reçoit de bonnes raclées des Anglais, à notre immense joie. La France devient un État fasciste, copié sur l'Allemagne ; le président Lebrun a été remplacé par Pétain. La Constitution a été annulée et refaite, le droit général de vote a été enlevé et l'économie du pays axée uniquement sur l'agriculture... tout cela se passe de commentaires. Le seul espoir du monde est maintenant l'Angleterre.

Ici, tout est pareil. Les palmiers me semblent chaque jour plus beaux et les ruelles blanches, les mimosas, le ciel, l'océan bleu, les Portugaises aux yeux noirs. Pourtant, comme ce serait bon d'être dans le cher Paris d'autrefois en train de parcourir le Boul' Mich avec les amies !

Demain, 14 juillet...

Il y a un an, Paris était en fête. Il faisait un chaud soleil, il y avait foule autour de la place de la Concorde, et les soldats défilaient, armées française et anglaise côte à côte. À tous les coins de rue, les Parisiens dansaient selon la tradition, les maisons étaient pavoisées, les devantures des magasins, les terrasses des cafés ornées de lanternes chinoises et de guirlandes de papier. Nous ne savions pas quelle tragédie se préparait, nous ne savions pas que nous allions être anéantis, que Paris serait allemand, que la croix gammée flotterait sur la tour Eiffel, que la France serait souillée, déshonorée. Nous ne savions pas...

Cet après-midi, au parc de Figueira rempli de palmiers, de pins, de fleurs et de cactus, des voix chantaient *La Marseillaise*. C'était douloureux, cet hymne de victoire, on avait envie de se boucher les oreilles pour ne pas entendre ce chant couvert de honte maintenant.

Le casino donne ce soir un bal en l'honneur des réfugiés. Nous irons. Ce sera mon premier bal. Un 14 juillet de guerre, au Portugal, pendant qu'en France Hitler a interdit toute manifestation.

Toute jeune fille *doit* écrire dans son journal ses impressions de premier bal. Voici donc les miennes : un bal triste. Dans la salle de danse, où je ne suis restée qu'environ dix minutes, les couples tournaient lentement. Langoureux tango dans la demi-obscurité d'ampoules vertes. L'orchestre les dominait. Les gens étaient songeurs, avaient l'air de s'ennuyer, les robes courtes ne donnaient pas l'impression d'une fête. Après une danse, nous sommes allés dans une autre salle où, assis devant une petite table, nous avons

parlé avec d'autres réfugiés de départs outre-mer, au Brésil, au Chili ou en Argentine.

À 2 heures du matin, nous sommes sortis et avons fini la soirée (*sic*) dans une pâtisserie. Un premier bal peu ordinaire pendant lequel les danseurs ne parlaient que visas, consulats, *clipper*¹ et politique.

Le Portugal s'attend à être pris dans la guerre d'un mois à l'autre. Nous serons probablement partis avant. Il n'y a pas à lutter contre le sort. Le courant nous a emportés, il nous emportera plus loin, nous ne pouvons plus essayer de nous en dégager.

15 juillet, 9 h 20 du soir

Joie ! nous venons de recevoir un télégramme de Lisbonne, de mon oncle Samuel. Il a reçu une lettre de papa, d'Angleterre. Papa est vivant, il va bien, mon papa adoré, notre amour, notre trésor. Merci mon Dieu, nous supporterons tout maintenant, puisqu'il est vivant.

Demain, nous télégraphierons à papa. Nous avons son adresse. Il nous croit encore en France. Dans la lettre à Samuel, il le supplie de nous sauver. Mon pauvre papa, comme il doit se soucier pour nous !

Nous attendons la première lettre de papa. C'est le soir, pendant que j'écris, les voix de notre propriétaire et de ses sœurs chantent merveilleusement au-dessus de nous.

J'ai reçu une lettre de Monique, je suis reçue au bac. Que c'est étrange d'être bachelière !

Un prêtre portugais auquel maman a parlé lui a exprimé son indignation. Il paraît que les réfugiés choquent toute la population à cause de leurs tenues à la plage, leurs costumes de bain indécents. Maman, interdite, lui a dit qu'elle

1. Avion qui faisait alors la traversée transatlantique.

ne voyait aucun mal à ces costumes de bain et que sa fille (moi) portait aussi un costume de bain deux-pièces.

Août, Largo Dr Pereira das Neves

Ce soir, nous avons redéménagé, car notre appartement n'était libre que pour le mois de juillet. Nous l'avons quitté à regret. Celui de maintenant est sous les toits, on y étouffe. Mais il est bon marché et nous n'avons rien trouvé d'autre. Ce soir, je dormirai donc dans ma onzième chambre depuis la guerre. Nous espérons avoir bientôt une lettre de papa nous disant d'aller le rejoindre. Entre autres malheurs, j'ai perdu mon stylo.

Lettre de Jacques Maritain¹ des États-Unis, qui tâche de nous avoir des visas pour l'Amérique. Je ne pense pas que nous resterons encore longtemps à Figueira da Foz.

Deuxième lettre de papa adressée chez Samuel à Lisbonne.

« 28 juillet 1940.

« Chérie, mon Espérance,

« C'est ma seconde lettre et j'espère que tu as reçu la première, datée du 15 juillet. Maman a-t-elle reçu ma lettre d'hier ? Aujourd'hui, comme c'est dimanche, je te consacre la journée à toi, mon tout. Tu sais déjà d'après ma lettre à maman que j'estime *absurde* votre départ pour l'Amérique du Sud. Tandis que je serais heureux de vous savoir aux États-Unis, car c'est un pays qui est loin de la guerre. Un pays où nous avons des amis et des parents, où se trouvent mes

1. Philosophe néothomiste (1882-1973).

œuvres et où enfin, je pense, vous pourrez, en étant aidées, trouver une existence. Le Canada, en attendant de pouvoir entrer aux USA, serait aussi à conseiller ; puis, en dernier lieu, l'Angleterre. Car ici vous seriez de nouveau dans un pays en guerre et vous savez déjà un peu ce que cela signifie. Quant à me voir, c'est très difficile, car je suis dans un camp militaire fermé, où venir est bien impossible. La circulation ne vous serait pas facile et vous seriez mises en commun avec les exilés polonais, tandis qu'en Amérique du Nord vous seriez libres.

« Tu t'y feras vite et tu auras une situation grâce aux relations d'Emmanuel Chapman¹ ou de Jacques Maritain.

« J'ai souffert en lisant vos lettres tout en étant heureux de les recevoir. Je ne puis rien hélas pour obtenir des visas pour vous. Un soldat est peu de chose. La femme d'un soldat peut beaucoup plus dans un consulat.

« J'aurais tant voulu te décrire notre odyssée, puis notre vie ici, mes sentiments, mais je pense que vous devez déjà savoir un peu par les journaux et puis je vous lirai les lettres que je vous ai écrites du bateau et de la route. Je les garde et je pense que le moment viendra où nous nous verrons et je vous raconterai toute ma souffrance d'être loin de vous, sans nouvelles. Je remercie Natek et sa femme de leur bonté pour vous. Êtes-vous libres de pratiquer ? Ici, c'est bien difficile et je mets tout sur la balance...

« J'ai pensé vous envoyer de l'argent aussitôt que notre solde serait réglée, mais maman m'écrit qu'elle m'avait envoyé un dollar par une dame (je n'ai rien reçu jusqu'ici). Je suppose donc que vous n'êtes pas sans le sou. Je m'achèterai un peu de linge d'hiver, car je n'ai rien pu emporter avec moi. Je n'ai pas trop chaud dans ce climat d'Écosse.

1. Philosophe et écrivain américain, professeur à l'université de Fordhan.

Nous dormons sous des tentes. Demain, je dois recevoir un nouvel uniforme et ton papa sera un “beau” soldat britannique. Personne ne croit à mon âge. Je crois que je resterai jusqu’à la fin de la guerre soldat, mais il m’est difficile de l’affirmer, car il suffit qu’un décret règle l’âge et alors tout serait changé. Que ferais-je alors, je ne sais pas, mais je ne m’inquiète pas à l’avance. Je t’embrasse ma chérie. Dieu a gardé mon Espérance, que Dieu soit loué. Je t’aime et je vous embrasse. Embrasse Samuel, Agathe et Clarette, Olés et sa famille. Embrasse maman mille fois, je voudrais tant être à côté de mon amour. Ça viendra. Croyez-le. Je reste ton papa qui t’adore et qui espère bientôt être avec toi.

« Marek. »

Mardi

Quelle vie agitée, mondaine nous menons, ne permettant pas une seconde de recueillement ! J’ai la nostalgie du silence d’Héas, dans les Pyrénées, des vacances calmes, dans la paix d’Héas lorsque j’avais dix ans, douze ans.

Ici, du matin à minuit ou à 1 heure, sans arrêt nous sommes entraînés dans un tourbillon. Où est ma vie régulière, tranquille d’autrefois ? Le « monde », que je connaissais peu, me fatigue déjà. Il est hypocrite, envieux. Ma place serait mieux en Angleterre dans l’armée qu’au casino d’une plage mondaine.

Vu *La Maison du Maltais*¹ au cinéma. Très beau et bien joué. Belles photos. Un jeune Portugais, Carlos, fort beau

1. Film français (1938) de Pierre Chenal, avec notamment Dalió comme interprète.

garçon, s'est, je crois, épris de ma personne. Après avoir dansé avec moi au casino, il ne me quitte plus ni sur la plage, ni à la mer, ni aux Champs-Élysées. Aujourd'hui, il nous emmène tous dans son auto visiter la sierra Boa Viagem. J'ai écrit à papa pour qu'il vienne ici et me permette de partir à sa place dans l'armée féminine en Angleterre.

Même jour. Belle promenade. Panorama sur tout Figueira et la mer étincelante à perte de vue. Bois de pins, cactus géants, buissons de mimosas en fleur. Mon « Adonis » semble sérieusement touché, ce qui m'ennuie énormément, car je me souviens de la scène d'il y a deux ans avec Édouard et le souvenir en est encore si atroce que je ne pourrais jamais recommencer. Aussi l'idée d'avoir à refaire cela avec Carlos m'est insoutenable. Je vais essayer de lui laisser entendre demain que je suis fiancée, peut-être que cela calmera son amour. Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'il ne se déclare et m'oblige à le refuser, comme le pauvre Édouard. Jamais je ne pourrai oublier cette scène. Je m'y attendais si peu. L'idée même qu'un jeune homme puisse être amoureux de moi me paraissait absurde. Quand j'ai refusé et qu'il s'est mis à genoux en pleurant, je ne ressentais qu'un immense dégoût et de la pitié.

Un bateau américain vient chercher tous les réfugiés et les emmène gratuitement en Amérique. Nous allons donc partir vers la fin de ce mois. C'est merveilleux pour nous. L'Espagne va probablement déclarer la guerre à

l'Angleterre. Les communications postales avec la France sont coupées. C'est le dernier pont qui saute.

Nous vivons dans l'attente. Une cour de jeunes Portugais nous suit pas à pas. Jusqu'à présent, je n'avais jamais été ainsi entourée de garçons et j'avoue que je ne m'y habitue pas. J'aurais donné les trois quarts de ma vie pour pouvoir aller en Angleterre, mais elle s'éloigne de plus en plus. Papa va, il me semble, rester à l'armée.

Écrit à papa pour lui demander de me laisser partir dans l'armée féminine anglaise. Lu *Paris-Soir* du 6 août : la France fait des réformes sociales et morales pour le retour de la femme au foyer et la renatalisation. Mais son attitude vis-à-vis de l'Angleterre est honteuse. Le Japon, dit-on, va s'allier à l'Allemagne, mais l'Amérique et la Russie vont s'allier à l'Angleterre.

Temps superbe, chaleur de 50 °C, 39 °C à l'ombre. Nous nageons pendant des heures tant l'eau est agréable. Il fait une chaleur torride. J'ai vu un cactus de quatre mètres de haut et un palmier grand comme une maison de trois étages.

Mon Dieu, je t'en supplie, fais que papa vienne ici me remplacer auprès de maman et que moi je puisse partir à l'armée. Aucune lettre de France.

D'Annie, silence complet depuis deux mois et demi. Je ne sais plus qu'en penser. Je ne puis croire qu'elle m'a ainsi abandonnée.

La chaleur monte toujours. 53 °C au soleil, 40 °C à l'ombre. Je m'éternise dans la mer, je me gave d'eau glacée. Le soir, quand la fraîcheur revient, je me promène.

On pense que le Japon et la Grèce vont bientôt entrer dans la guerre. La BBC a annoncé plusieurs attaques aériennes allemandes (mille deux cents avions) qui ont été repoussées. Pas de lettres de France, pas de lettres de papa. Le gouvernement français a enlevé la nationalité française aux Français qui sont partis depuis la fin de juin. Je suis donc apatriote... Je fais ici chaque jour des quantités d'expériences. J'apprends à connaître la vie, les hommes, la façon dont il faut parler aux garçons et ce qui leur plaît. Jusqu'ici, j'ignorais tout de cet art. Maintenant, je me « protège » en emmenant partout avec moi ma petite cousine Rysia. Je n'arrive pas à le comprendre mais, si je sens qu'un homme s'intéresse à moi d'une certaine façon, je prends peur.

Feudi

J'ai rompu toute relation avec Carlos, car je ne veux pas que cela aille trop loin avec lui. Maintenant, il me salue dans la rue avec un air de chien battu. Comme toute cette vie me dégoûte, je voudrais partir en Angleterre. Ici, on ne pense qu'aux plaisirs, aux jouissances ou aux visas. Le problème de la religion me tourmente. Pour moi, alors que l'idée de Dieu est absolue, celle des religions est un point d'interrogation. Les religions sont fort utiles, viennent-elles cependant de Dieu ou des hommes ? Ne sont-elles pas des aides diverses plus ou moins bonnes, inventées par les hommes, suivant leurs races, leurs civilisations ? N'est-il pas suffisant d'adorer Dieu sans suivre une religion à moins d'en sentir le besoin ? Tout cela est angoissant.

Hier, nous avons été à Coimbra et à Curia. En chemin, j'ai vu des rizières extraordinairement vertes, d'un vert étrange,

clair, frais. À Coimbra, nous avons visité le superbe jardin botanique. Jamais je n'ai vu tant de plantes merveilleuses. Puis visite de l'université, de la bibliothèque toute dorée, de la pierre de Saudade. En route, nous avons rencontré un docteur portugais qui nous a conduites partout en auto, nous a offert à déjeuner (j'étais avec ma cousine Clara, la fille d'oncle Samuel, et son amie Madeleine), puis nous a emmenées à Curia, où nous avons visité avec lui le *Palace Hôtel*, l'établissement thermal et le parc romantique, et, en fin de compte, Francesco (le docteur) s'est épris de moi ! Du moins, c'est ce qu'affirme ma cousine Clara. On dirait que je plais aux Portugais. Cela ne cesse de m'étonner. J'ai l'air d'avoir à peine quinze ans. Je n'ai rien d'une femme. Je ne comprends pas ce qu'ils peuvent bien voir en moi. C'est peut-être parce que leur intérêt me semble si étrange, si incompréhensible, que ça me fait peur.

Maman est à Lisbonne pour quelques jours, essayant de nous avoir des visas. Je suis donc livrée à moi-même et libre comme l'air.

Ce soir, je termine le cinquième cahier de ce journal, commencé lorsque j'avais neuf ans. Je le termine en terre d'exil, avec l'inconnu devant moi. Je n'ai aucune lettre d'amies de France. Je suis coupée de tout. Les grands-parents sont malades à tour de rôle. Le jazz joue. La mer ondule au soleil. Les palmiers balancent leurs larges bras. Maman s'inquiète, s'énerve. Papa est en danger. Le casino s'illumine. Je mange des gâteaux, je vais au cinéma, je me promène avec des garçons, j'apprends le portugais, j'abrutis ma nostalgie. Voilà ma vie à Figueira da Foz.